

## Job et la Covid-19

*Texte revu, corrigé et complété d'un entretien spontané, au réfectoire, après un office de Communion, en présence physique d'un très petit nombre de fidèles, le 18 avril 2021, dimanche dit de sainte Marie l'Égyptienne, après une cessation de toute vie liturgique depuis 21 jours, en raison de la pandémie Covid-19, dont tous les membres du monastère et une majorité de fidèles ont supporté les assauts.*

*Voici présenté le condensé de plusieurs témoignages concordants et assez nombreux, non seulement des membres présents à ce café dominical, mais aussi de ceux, pas rares, reçus pendant la « crise sanitaire » par téléphone, Email ou SMS et confiés à père Élie et qu'il répercute ici, avec la difficulté de respecter la discrétion, la vie intérieure et l'anonymat de chacun. L'expérience est suffisamment générale pour être exposée ici. La concordance des témoignages révèle sans aucun doute une intervention providentielle et une expérience non individuelle mais « d'Église », un événement spirituel dans son humilité et sa simplicité. Il nous paraît important d'en porter le témoignage. Celui-ci ne résulte pas d'une volonté pastorale du père Élie, mais exprime et résume le constat et l'analyse qu'en ont fait plusieurs fidèles et qui les lui ont confiés. J'espère ne pas être indiscret ni blessant à l'égard de ceux qui pourraient se reconnaître.*

Mes très chers amis,

Nous sommes heureux de nous retrouver après un temps exceptionnellement long de privation de Divine Liturgie et d'Offices, que nous n'avons pas eu la force de célébrer depuis que nous avons été atteints du Covid-19, participant ainsi à la maladie de beaucoup. C'est aussi de cette manière que nous accomplissons notre vocation de charité universelle en Christ, selon ce que nous dit saint Paul : « Portez les fardeaux les uns des autres, ainsi vous accomplirez la Loi du Christ » (Gal 6,2). Par la grâce de Dieu nous en sortons, tous affaiblis certes, mais vivants et nous pouvons rendre grâce à Dieu de n'avoir perdu aucun membre des fidèles, malgré la gravité des symptômes que certains ont ressentis et dont ils se remettent très lentement.

Permettez-moi de revenir un peu sur cet épisode, en vous faisant part, sans révéler indiscrètement de confidences, de nombreux témoignages relatifs à l'expérience qu'ont vécue beaucoup de fidèles malades de notre monastère, et ceci sans s'être sans s'être consultés, vécus analogues à celui des membres du monastère. Chacun l'a ressenti selon son caractère propre, mais il y a des points communs qui ressortent de cette expérience, que je voudrais relever, car ils montrent une évidente et providentielle présence Divine, une expérience qui a été indéniablement spirituelle.

Plusieurs ont manifesté qu'ils avaient ressenti cette maladie d'une façon toute particulière. Pas comme les autres maladies, si je puis dire, par lesquelles nous passons tous au cours de notre vie. Je résume là les témoignages recueillis. Nous avons clairement ressenti, durant cet épisode que certains n'ont pas achevé de traverser, l'œuvre d'une véritable intelligence maligne, diabolique, une « tentation », une « épreuve » ; peut-être celle à laquelle nous demandons à Dieu, dans le Notre Père..., de « ne pas nous laisser succomber ». Nous sentions, et nous percevons encore, que le Malin utilisait cette maladie, avec la permission de Dieu et dans les limites qu'Il fixait lui-même, car Sa présence et son soutien étaient visibles, sensibles pour tous, dans les témoignages recueillis au moins. Donc on sentait que le malin

tournait autour de nous, se lovait, se déroulait, nous contournait, se cachait, s'écartait et revenait, toujours insidieusement tel un serpent en chasse. Il y avait quelque chose de félin et de reptilien en même temps. Et ceci se manifestait tant dans notre état de santé, où tout « allait mieux » puis la fièvre, les maux de tête ou de ventre, reprenaient de plus belle, pour s'estomper, faisant croire à une guérison ou à une amélioration, puis empirait de nouveau, laissant les malades « à plat » et exténués. C'était le phénomène de « yoyo » ressenti et exprimé par beaucoup, mais comme dirigé, suscité, orchestré de l'extérieur et avec intelligence, trouvant parfaitement les failles de notre psychisme. Mais ceci était aussi ressenti psychiquement, voire spirituellement. Il nous semblait entendre le rire sarcastique du démon qui insinuait des doutes dans notre cœur : « Mais non, tu vois bien, Dieu n'intervient pas et n'interviendra pas »... « Seule la science médicale peut quelque chose pour toi ». « Tu vois bien que la prière ne sert à rien, ni pour toi ni pour tes amis malades ». « Et puis, si tu es malade, c'est que tu as mis vainement ta confiance en Dieu ! » « Et après tout, peut-être ai-je été imprudent ? » « Peut-être même ai-je été orgueilleux en pensant que Dieu nous protégerait, et Il reste silencieux ! » À regarder cette période, il semblerait peut-être que c'était justement là l'« épreuve » tant redoutée que j'évoquais plus haut : le silence de Dieu ! Il nous arrivait de ressentir parfois une profonde et tragique déréliction. « Où est-Il, Dieu ? », « Qu'est-ce qu'Il fait ? », « Que nous a-t-Il promis ? » « Que peut-on attendre de Lui ? », « Comment nous fier à l'Évangile, Sa Parole vivante et créatrice, salvifique ? », « Faut-il attendre et croire en une guérison ? », « Faut-il attendre la mort ? ». C'est bien en ces termes là que tantôt les uns ou tantôt les autres ont reconnu dans leur âme « l'épreuve », à laquelle j'oserai mettre un « É » majuscule : « l'Épreuve ».

Je pense que cette sournoise suggestion du diable était une forme de tentation « d'acédie ». « À quoi bon lutter ? », « Pourquoi croire ? », « À quel au-delà s'attacher ? » « En qui croire ? » Oui, j'en témoigne, plusieurs ont adhéré, modestement, mais réellement, à cette terrible parole du Christ « *Ô mon Dieu, ô mon Dieu, pourquoi donc m'as-tu abandonné ?* » (Mt 27,46). Je crois que pour ceux qui ont eu cette expérience, c'était, le temps de quelques jours, une participation à « l'Épreuve » que Jésus Lui-même avait subie et dépassée, vaincue, lors de Sa Passion à Gethsémani et jusque sur la Croix. Il se sentait alors seul et comme abandonné par Ses Disciples, lesquels dormaient alors que d'angoisse Sa sueur perlait comme des caillots de sang descendant sur la terre » (Lc 22,44), alors qu'Il était déjà rejeté par Son peuple, et par les prêtres qui tenaient pourtant de Lui leur sacerdoce détourné en pouvoir. Mais en plus, Il avait accepté par avance de ressentir en son âme humaine l'apparent abandon de Son Père ! Terrible expérience, mais confiance totale, acceptation parfaite de Sa kénose : tout ressentir en Homme, en refusant de se réfugier dans la Gloire de Sa divinité, « dilemme » déjà résolu lors de la triple tentation lorsqu'Il s'était retiré pendant quarante jours dans la prière et le jeûne au-dessus de Jéricho. Il achevait maintenant sur la Croix le choix alors délibérément consenti : « C'est accompli, dit-Il, et inclinant la tête, Il livre l'Esprit. »

Cette impression de solitude, d'« abandon » était amplifiée chez nos malades, par les conseils ou les critiques, voire les jugements ou les remontrances des amis ou des membres de la famille. Oh, il est vrai, pas par tout le monde : beaucoup ont été respectueux, présentant bien que cette expérience avait quelque chose de surnaturel, de spirituel et se montraient déférents, compatissants et communiaient dans la foi, participant par leur prière et par les soins qu'ils prodiguaient patiemment, dans l'ignorance, eux aussi, de l'aboutissement de la maladie. D'autant plus que depuis un an, chaque jour nous sommes abreuvés de chiffres et de graphiques montrant la courbe du nombre de malades et de morts. Comment ne pas avoir peur de cette épée de Damoclès suspendue sur nos têtes ? Donc ces « récriminations », ces

« gémissements » n'étaient pas le fait de tous ; mais je me dois à la vérité de les relever, car ils étaient cruellement ressentis par plusieurs. Il va sans dire que ces mots, ces conseils, ces « remontrances » n'étaient en rien malveillants, ils étaient même souvent l'expression d'un amour réel et profondément compatissant à l'égard de ceux auxquels ils s'adressaient. Mais le Malin crachait par ces paroles pleines d'amour. Derrière elles, à l'insu probablement absolu de ceux qui parlaient alors, le diable insinuait des doutes supplémentaires, des auto-accusations, des reproches intériorisés, des sentiments de culpabilité. Le but était d'ébranler les personnes dans leur foi et dans leur conscience : notre foi serait-elle vaine ? Notre espérance est-elle juste ? Ne nous trompons-nous pas de sujet d'espérance ? Où situer notre foi ? Que faut-il espérer ? Faut-il même espérer quelque chose ? Suis-je présomptueux ? Orgueilleux ? Les « amis de Job » insinuaient que nous étions des fanatiques, en ne misant pas toute notre espérance dans le secours de la science, sur lesquels pourtant les « scientifiques » eux-mêmes ne s'accordent pas. C'est en vain que beaucoup ont attendu une parole autre que scientifique des autorités ecclésiastiques, une parole spirituelle, ou un mot d'encouragement. Beaucoup ont attendu en vain une explication, un éclairage spirituel, sur le sens de cette épreuve, pour l'ensemble des hommes peuplant notre terre, mais aussi pour chacun d'entre nous, au plus profond de son cœur, là où se joue le combat de notre éternité ! Rien ! Silence radio total : « Gardez vos distances » ; « Ne vous côtoyez pas » ; « Reléguez vos vieux dans l'arrière-cuisine » ; « Nous nous isolons, ne voulant pas pour l'instant que nos enfants viennent visiter leurs anciens « vulnérables » » ; « Prenez des cuillers jetables pour la communion », « Ne sortez pas ensemble de l'église, je contrôle personnellement et je sévirai... » (sic), « Ne vous asseyez pas côte à côte, mais vous pouvez prendre le métro ou assaillir les supermarchés le samedi. Bien qu'il y en eut, rares cependant ont été les voix plus spirituelles, plus réconfortantes. Certes, nous ne contestons pas qu'il y ait des précautions à prendre – ce que nous faisons d'ailleurs à chaque épidémie de grippe tous les ans —, mais il aurait été d'un grand réconfort que la Voix de l'Église laisse ces « conseils » aux autorités médicales, voire étatiques ou policières, mais qu'Elle, au moins, nous rappelle le sens des épreuves, la présence de Dieu dans la maladie (pas simplement Sa colère), l'appel à une vie plus sainte, mystique, en réponse à l'appel de Dieu dans la maladie, qu'Elle nous incite à la patience et à la charité, voire nous mette en garde contre l'utilisation autocratique universelle de cette pandémie bienvenue selon certains idéologues qui sont les véritables coqueluches des médias et des gouvernements ou agents déstabilisateurs. À qui ça profite ?

Rien de tout cela : au contraire, dès lors qu'il y avait ici ou là un essai d'analyse, le verdict tombait immédiatement, coupant court à tout examen et à toute réflexion : « c'est du conspirationisme » ou plutôt du « complotisme ». Notion facile et totalement artificielle, pour discréditer les opposants et autres récalcitrants à la pensée unique obligatoire et universelle ; « C'est du fanatisme Covid », a-t-on même entendu au sujet de quelques personnalités qui refusaient de s'enfermer dans la psychose entretenue depuis plus d'une année. « Fanatisme Covid » : autres mots de la « novlangue » de la « bien-pensance », du « politiquement correct », de la « lutte des classes » nouvelle formule au niveau de la pensée universelle, résurgence contemporaine de l'éternelle dichotomie anciens-modernes, droite-gauche, intégrisme-traditionalisme. Toujours le principe de la dialectique matérialiste athée adaptée selon les circonstances. On s'étonne de trouver ce vocabulaire et ces notions dans la bouche ou sous la plume de saints ecclésiastiques ! Vraiment, René, Georg Wilhelm Friedrich, Karl<sup>1</sup> et Cie, vous avez fait un travail efficace, catégorique, systématique et pérenne ! Il n'y a donc plus personne pour vous apporter la « contradiction » constructive, pourtant chère à notre

---

<sup>1</sup> René Descartes, XVIe siècle ; Georg Wilhelm Friedrich Hegel, XVIII-XIXe siècle ; Karl Marx XIXe siècle.

Hegel précité<sup>2</sup> ! Quant à nous, nous ne rentrons pas dans la pensée ou dans le mouvement « complotiste », mais nous ne pouvons pas ignorer, ni nier, ni approuver, les dérives contemporaines, ni les conflits d'intérêts, ni les fraudes ou escroqueries comme il y en a eu de tout temps (vraisemblablement). Au demeurant, nous avons aussi conscience que notre rôle n'est pas de faire la chasse aux informations, aux désinformations ou aux déviances. Mais de grâce, qu'on nous laisse respirer un peu et que l'on permette une pensée ou une expression qui ne soit pas contraignante ou interdite. Mais ça, ce ne semble pas être à la mode !

Si j'évoque cela, ce n'est pas pour « faire de la politique », mais pour montrer les arguments auxquels ont eu à faire face plusieurs de nos malades de la Covid-19, contre leur conscience parfois. L'Église qui n'appartient à aucun parti politique, sauf celui du « Royaume des Cieux », elle qui ne s'inféode à aucune mode mondaine, car elle est hors du siècle, mais éternelle, a le devoir de mettre en garde contre les dérives humaines dues aux intérêts individuels, aux luttes de pouvoir et aux escroqueries lorsqu'elles asservissent les hommes, et notamment lorsqu'elles tentent de les détourner de leur relation avec Dieu. Nous attendons toujours ! Le Peuple réclame : « Ô mon Dieu, ô mon Dieu, pourquoi donc m'as-tu abandonné ? »<sup>3</sup> Où sont les saints Justin de Célijé contemporains, les saints Païsios, Aimilianos ou Porphyrios ? Et bien d'autres qui nous répondent, mais dans le silence : N'est-ce pas saint Nectaire ? N'est-ce pas saint Nicéphore dit « le Lépreux » ? Le christianisme serait-il donc devenu la serre sénestre bénissante du faucon bicéphale du Nouvel Ordre Mondial ? Impossible !

Croyez bien que ce n'est pas par esprit politique ou polémique que je soulève cet aspect, mais pour montrer que justement, Dieu ne restait pas silencieux dans nos épreuves. Il est arrivé à plusieurs, mais je ne peux pas révéler l'intimité de l'expérience, qu'au plus crucial de l'impression d'abandon de tous, voire de l'accusation sournoise douloureusement perçue, une lumière intérieure a jailli du fond du cœur, ou une visite inattendue s'est manifestée, ou un appel téléphonique improbable s'est fait entendre, ou un verset d'Évangile ou de Psaume a tout à coup été goûté ou compris d'une manière inhabituelle. Autant d'expériences vécues qui ont apporté sans ambages une réponse, une consolation, voire une parole, une image, une certitude ou une illumination intérieure dont la paix profonde, autant que durable, qui en a résulté était le signe d'une réponse adaptée du Seigneur Lui-même. « Pourquoi êtes-vous terrifiés, Minicroyants ! Alors, une fois réveillé, Il rabroue les vents et la mer, et survient un grand calme. » (Mt 8,26).

Par ailleurs, je rends personnellement grâce à Dieu pour la conduite qu'il a inspirée à la plupart, voire à tous les fidèles de notre monastère, et évidemment chez bien d'autres ailleurs, mais nous ne les connaissons pas, sauf parfois par quelques courriers qu'ils nous font parvenir. En effet, au contraire des tentations que nous avons portées ce matin à votre connaissance, qu'avez-vous demandé pendant votre maladie ? Parmi ceux qui en ont été atteints, même parmi les cas les plus graves, je n'en ai pas entendu beaucoup – euphémisme : je devrais dire « je n'en ai entendu aucun » - qui aie demandé réellement la guérison. Je n'en

---

<sup>2</sup> Chez Hegel, la « contradiction » ou « antithèse » est le moteur de la pensée et du réel, chaque chose, chaque état, chaque pensée devant passer de la « thèse », ou état premier, à dans son « autre » ou « antithèse » ou « contradiction », pour aboutir, ou se réaliser dans une « synthèse » qui serait le fruit de dépassement de la thèse et de l'antithèse, par un mouvement dialectique. Cette pensée a beaucoup subjugué les philosophes et les politiques depuis deux cents ans ; elle a été à la source de révolutions sanglantes. Je ne la défends pas ici comme un idéal, mais je ne peux que m'étonner qu'alors que cette « dialectique » se soit aussi universellement répandue, on la trouve totalement absente de certains secteurs... La dialectique matérialiste athée aboutirait-elle donc à la dictature de la pensée, comme elle a abouti à la dictature politique ???

<sup>3</sup> Nous recevons chaque semaine des appels, des Emails allant dans ce sens, et nous ne sommes pas les seuls !

ai pas entendu davantage qui aient réclamé la mort, d'ailleurs ! La guérison ? Il est évident que, humainement, chacun la souhaite, l'envisage. C'est humain, c'est logique. Mais justement, dans les cas que j'évoque, il y avait quelque chose de surnaturel : personne ne s'accrochait avec entêtement à la guérison. Personne ne la réclamait comme un dû, personne ne l'exigeait, personne ne s'accrochait à la vie : « Non, je ne veux pas mourir ! » Par vos témoignages, j'ai senti pendant cette période-là une remise volontaire et consciente de chacun à la Volonté de Dieu. Chacun pensait que Dieu savait ce qui est bon pour soi-même, chacun remettait son âme et ses responsabilités humaines entre « les mains » de Dieu. Je crois vraiment que cette expérience commune, et personnelle à la fois, est une réelle bénédiction qui a été faite par Dieu à l'Église locale, comme Il en a gratifié tant d'autres ailleurs. Peut-être est-ce aussi une caractéristique de cette maladie : il n'y a pas de doute qu'elle est la manifestation d'une épreuve, d'une tentation, mais aussi qu'elle est celle de la révélation de Dieu au cœur de chacun, un appel à se situer plus résolument dans l'axe de la recherche, de la connaissance et du don de soi à Dieu ; de se recentrer sur ce qui importe le plus dans le laps de temps qui nous est alloué pendant notre tout de même courte vie terrestre. Rendons donc de vives Actions de grâces à Dieu pour les bénédictions qu'Il a accordées aux membres de notre monastère, dont vous faites partie. C'est sans doute aussi une réponse à la foi et à la patience que vous manifestez humblement depuis tant d'années, et particulièrement depuis plus d'un an où nous sentons bien que le Tentateur cherche de toute manière à nous faire chuter : « *Soyez sobres et veillez, nous a écrit saint Pierre, car votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer. Résistez-lui, forts dans la foi, sachant que la même affliction est commune à vos frères qui sont dans le monde. Mais le Dieu de toute grâce, qui nous a appelés par le Christ Jésus à son éternelle gloire, après que vous aurez souffert un peu de temps, vous perfectionnera lui-même, vous fortifiera et vous affermira avec solidité. À Lui la gloire et la Puissance dans les siècles des siècles. Amen* » (1 P 5,8-10).

En d'autres circonstances, nous rappelons souvent que, selon l'expression de saint Paul, « *Nous sommes les membres du Corps du Christ* » et nous relevons à chaque fois combien ceci est fondamental dans notre foi chrétienne et oriente la voie de notre salut. Donc étant « Ses membres » nous partageons aussi Sa vie, parce que Lui a partagé la nôtre. Non pas qu'il ait eu une vie semblable à la nôtre, mais à un certain niveau de notre existence, Sa vie et notre vie coïncident. C'est pour cela que nous nous revendiquons Chrétiens. Donc, en tant que membres du Corps du Christ, nous passons, nous aussi, par là où Il est passé, parce que par Son Incarnation Il est passé par là où nous passons. Il a pris sur Lui les conséquences de notre déchéance, sans participer aucunement au péché qui en est la cause, et nous, nous assumons avec Lui ce qu'Il a vécu pour nous. Ainsi notamment, mais pas exclusivement, tant s'en faut, nous expérimentons aussi personnellement, chacun selon son caractère, sa générosité, ses choix, les circonstances de sa vie, ses conceptions philosophiques ou morales, etc... ce que Jésus a vécu par amour pour nous. Par exemple ces deux fameux épisodes de Sa vie, le premier sur le mont de la Quarantaine, lorsqu'il s'était retiré dans la prière et le jeûne et qu'Il y était assailli par les tentations du diable au seuil de Sa vie publique, comme à Gethsémani lorsqu'Il priait dans la solitude pendant que Ses Apôtres dormaient et que Son Père restait silencieux. Un chrétien expérimente les mêmes épreuves à un moment ou à un autre de sa vie, voire toujours, et en lui Jésus communique Sa propre force, Son propre dynamisme d'amour pour les autres, Sa patience, Sa foi. Le fait que ces deux récits de tentations, d'épreuves entourent les récits de la vie du Christ dans les Évangiles, montre que c'est toute la vie de Jésus qui était sous le signe de l'épreuve, de cette épreuve-là. On peut en résumer un aspect : la tentation d'opter pour une manière humaine, glorieuse, d'obtenir le salut du monde par manifestation fulgurante de la gloire de Dieu – miracles, explications logiques, utilisation de

la force physique, de la violence de la contrainte physique ou morale, tentation du messianisme humain, où même Ses propres Apôtres voulaient l'entraîner ; ou bien assumer une entière et totale kénose, redonner à la nature des hommes l'orientation divine qui était la leur lors de leur création, par la manifestation d'un amour totalement désintéressé et sacrificiel. (Ce résumé est trop succinct et grossier, j'en conviens, il mériterait moult nuances et explications, mais j'espère que dans sa simplicité il vous aidera à mieux comprendre notre vocation personnelle et sa sublime grandeur.) Donc, au risque de me répéter je redis : étant les membres de Son Corps et partageant Sa vie pour notre communion à Son Corps et à Son sang (vie), nous expérimentons non en « imitation », mais en osmose, en « communion » ce qu'Il vit Lui-même. Ceci, puisque c'est notre sujet d'aujourd'hui, s'exprime dans l'ordre de la « tentation », mais aussi de celui de la « dérélition », cette impression douloureusement ou parfois tragiquement ressentie d'être abandonnés, d'être confrontés à la nudité de notre foi : je crois ou je ne crois pas ? Croire ce n'est pas adhérer à un système de pensée, à un au-delà ou à un Être supérieur que l'on nomme Dieu, mais c'est engager toute notre vie, dans ce que l'on croit, ou en Celui auquel nous croyons.

En cette expérience vitale, nous ne pouvions pas ne pas faire le rapprochement avec l'expérience personnelle de Job. D'ailleurs plusieurs l'ont fait naturellement, et pas exclusivement ceux qui ont une forte culture biblique – « *Le vent, où il veut souffle, et sa voix tu l'entends, mais tu ne sais d'où il vient ni où il va : ainsi en est-il de tout homme né de l'Esprit* » (Jn 3,8). Cette communion avec Job les a immédiatement illuminés, consolés, réconfortés, rassérénés et convertis dans un authentique et juste repentir. Job aussi était tenté par le diable, était dépouillé de tout par lui qui voulait le détourner de Dieu ; Dieu refusait seulement qu'il n'attentât à sa vie. Ça ne vous dit rien ? À Job aussi, sa femme, ses amis, ses plus proches, des anges même, venaient faire la leçon, lui assénaient des jugements sur la bonté de Dieu ou sur son injustice, sur les raisons supposées d'une colère divine qui se serait abattue sur le pauvre réduit à néant, malade et dépouillé de tout et gisant sur un tas de fumier. Ils lui suggéraient aussi que sa foi était vaine ou déplacée, ils l'accusaient même d'être lui-même responsable de ses maux, ou que son drame prouvait que Dieu n'est ni bon ni juste. Toutes tentations que nous avons ressenties, que certains de nos « proches » insinuaient ou distillaient pour notre bien dans nos âmes et pour notre survie, ou encore pour qu'on ne les contaminât point. Et Dieu le permettait. Pourtant, même au bord de la révolte, on dirait aujourd'hui au bord de l'acédie ou du découragement, du blasphème ou du reniement, Job, malgré ses doutes parfois, ou ses révoltes, ou ses jugements sur Dieu ressenti alors comme un tortionnaire, restait tout de même au cœur de son débat intérieur soumis à Dieu, contre toute évidence rationnelle et humaine. Puis, par un mot de Dieu, une révélation à laquelle il a ouvert son cœur, il a tout à coup compris la bonté et la justice de Dieu auquel il a rendu grâce. Ce qui fut sa nouvelle richesse et sa gloire, partagée, issue de Dieu. Or Job était une figure éminente du Christ. C'est aussi une figure de notre confrontation à la logique humaine par la foi. Pour Job cette révélation a été une authentique résurrection, comme l'acte de foi de Jésus sur la croix a été la voie de la résurrection, pour Lui et pour nous. Par là, le diable est parti, vaincu, mais avec la rage du désespoir de nuire à ceux qui se voudraient disciples du Crucifié-Ressuscité, Dieu et Homme, en imitateurs de Job. C'est ce que plusieurs d'entre vous avez vécu. Réjouissez-vous de ce que vos noms soient, par-là, inscrits dans le Royaume des cieux (He 12,23 ; Ap 21,27). C'en est la preuve. Définitive.

J'ignore complètement pour combien de temps nous en aurons pour retrouver, si Dieu le permet, une forme à peu près normale, une santé équilibrée et des forces suffisantes pour assumer nos devoirs à l'égard de ceux dont nous avons provisoirement le ministère, la diaconie de la charge ou de la responsabilité, mais une chose est certaine, gardons cette

certitude que cet épisode a été pour nous tous le signe de la Présence de Dieu parmi nous, en chacun de nous et au milieu de nous : « *Là ou deux ou trois se rassemblent en mon nom, là je suis, au milieu d'eux* » (Mt 18, 20). « Se rassembler » ne signifie pas seulement être en un même lieu géographique, mais aussi – et surtout — être réunis par la prière du Christ, être réunis par l'amour du Christ auquel nous nous associons. C'est bien ce que nous avons expérimenté les uns pour les autres, même lorsque notre état était le plus faible, dans la fièvre et la douleur. Or cette prière, il va sans dire, n'englobait pas seulement les malades de notre connaissance, mais s'élargissait bien au-delà de tous les clivages humains ! N'est-ce pas encore une expérience spirituelle initiée par l'épreuve de la maladie ? Puissions-nous en garder le souvenir toute notre vie et rester – ou revenir régulièrement, fréquemment, perpétuellement - dans cette « disposition d'esprit », à laquelle, comme toute expérience spirituelle, chacun peut se préparer, mais ne pas prétendre ni exiger. Ces expériences sont un don gratuit de Dieu ! Ce signe sensible de la Présence divine n'a pas eu pour but de nous faire avancer ou progresser moralement, mais de nous faire pénétrer plus avant dans une relation « mystique », n'ayons pas peur du mot, ou si vous préférez spirituelle, consciente, intime de la présence du Christ en nous, qui par la Puissance de l'Esprit-Saint, nous conduit au Père, en Lui et par Lui. Nous vivons réellement ce que nous chantons tous les soirs aux grandes complies de carême : « *Le Seigneur est avec nous, sachez-le et fuyez peuples (légions démoniaques), car le Seigneur est avec nous* » ! Si Dieu nous fait la grâce de nous conserver sur la terre encore un an, cinq, vingt, cinquante et plus pour les plus jeunes, gardons ce souvenir vivace, comme signe de la sollicitude divine qui ne nous abandonne jamais, mais se manifeste discrètement « *Veillez donc : vous ne savez pas quel jour votre Seigneur vient !... Vous aussi, soyez prêts : c'est à l'heure que vous ne croyez pas que le fils de l'homme vient* » (Mt 24, 42 ; 44). Souviens-toi donc de ce que tu as reçu et de ce que tu as entendu, et garde-le, et fais repentir ; car si tu ne veilles, je viendrai à toi comme un voleur, et tu ne sauras pas à quelle heure je te surprendrai » (Ap 3,3).

Vous sentez bien, d'ailleurs, que l'épreuve n'est pas encore complètement terminée. Certes, le paroxysme de la crise est passé pour beaucoup, mais quelle étonnante fatigue rémanente nous terrasse cycliquement ? « Le matin il y a l'illusion éventuelle de forces retrouvées, puis succède une sensation de vide, d'épuisement »<sup>4</sup> et ainsi le malin continue à nous tourmenter insidieusement. Il laisse s'installer un mieux auquel il fait succéder un affaiblissement ou une apathie paralysante. Et fini les travaux même les plus élémentaires ! Nous ne sommes plus bons à rien ! Pour d'autres, la fatigue se fait sentir psychiquement - pertes de mémoire, oubli de mots pourtant élémentaires - ou physiquement : certains restent agueusiques et doivent rééduquer progressivement leurs sens gustatifs ou olfactifs (anosmiques), ce qui n'est pas sans dangers pratiques et très handicapants, à défaut d'être ressentis comme une frustration. Attention, la tentation du découragement nous guette ; toujours l'acédie frappe à notre porte essayant de nous soudoyer ! Armons-nous de patience : ceux qui sont passés par là avant nous, témoignent que cela peut « durer des mois » avant que ces symptômes ne disparaissent complètement. Patience donc, c'est encore un fruit de la Charité.

Nous sommes frappés et nous réjouissons, et bien sûr nous en rendons grâce à Dieu, de constater que par Sa Providence, même parmi ceux dont les symptômes ont été les plus prononcés, Dieu n'a pas permis qu'un seul des fidèles de notre Église locale ne quitte encore ce monde par suite de cette maladie. Peut-être certains le regrettent-ils secrètement, il vaudrait

---

<sup>4</sup> Lettre d'un ami.

mieux être dans le Royaume des Cieux auquel nous aspirons tous que de demeurer de « cette vallée de larmes ». Mais Dieu dispose pour nous des « ascensions » et nul doute que cet épisode de Covid-19 en a été une. « *Bienheureux l'homme, dit le psalmiste, qui a en toi son soutien ; en son cœur il a disposé des ascensions, dans la vallée des larmes, vers le lieu que Dieu a fixé* » (Ps 83,6-7). Depuis le début de la pandémie, vous vous êtes confiés à saint Nicéphore le Lépreux, qui, apparaissant à plusieurs reprises, avait affirmé : « Tous ceux qui seront atteints par cette maladie et qui me prieront avec ferveur, je les guérirai. » L'heure est venue de remercier notre joyeux<sup>5</sup> saint thaumaturge, et, puisque nous avons mis en honneur son icône sur notre iconostase pour qu'il puisse être vénéré, nous décidons de l'y laisser définitivement et d'en ajouter une dans le brûle-cierges à l'entrée du catholicon pour que ceux qui le désirent puissent allumer devant son icône une lumière votive.

Par ailleurs, malgré la difficulté manifeste de ce travail, nous essayons de traduire une ou deux homélies de notre Géronde Aimilianos au sujet de la souffrance. Si nous y parvenons, nous vous la ferons parvenir à titre strictement privé, parce qu'on ne veut pas la publier en l'état et sans la bénédiction de Géronde Élisée. L'une de ces homélies a été prononcée à Ormylia, à l'occasion d'une maladie grave de Gérondisa Nikodimie, dont on ne pouvait présager l'issue. Elle était partie à l'hôpital d'Athènes. Les moniales du monastère ont sans doute appelé Géronde pour lui faire connaître la situation et probablement demander du réconfort, si je me fie au contenu de ce discours. Géronde est effectivement arrivé pour soutenir les sœurs, plus tôt qu'il l'avait d'abord envisagé (il devait venir comme tous les ans pour fêter Noël avec la communauté, mais il a devancé de quelques semaines son déplacement. En arrivant, il a réuni la communauté des sœurs et leur a tenu ce discours sévère, qui nous éclaire grandement sur le sens de la maladie, et sur l'attitude de foi qui doit être la nôtre, et que plusieurs, beaucoup, d'entre vous, inspirés par le Saint-Esprit ont expérimenté en toute humilité : « Écoutez, mes sœurs, leur déclara-t-il, je pensais venir pour Noël, mais vous avez hâté ma venue chez vous. Ceci montre un échec profond dans votre vie ! En effet, par cette attitude, vous avez montré l'amour que vous avez pour votre gérondisa, mais vous avez complètement oublié autre chose : c'est que nous sommes tous dans les mains de Dieu et que Dieu fait ce qu'Il veut. S'Il veut qu'elle ne revienne jamais, ce sera très bien ; s'Il veut vous la redonner, ce sera très bien ; mais vous n'avez même pas à demander que ce soit l'une ou l'autre solution. Vous avez pleurniché, vous avez gémi, vous avez regardé les choses d'une manière humaine ; eh bien, vous n'avez pas la foi... »

Ces paroles sont sévères. Ces pauvres sœurs qui cherchaient du réconfort ont été servies... ! Mais elles les ont acceptées et comprises comme il le fallait. C'est alors qu'elles sont devenues pour elles, et pour nous trente ans plus tard, des paroles de réconfort, des « ascensions dans ce qui était pour elle une vallée de larmes ». Géronde était très bon, mais il ne transigeait jamais avec la Vérité. Il aimait ses filles spirituelles, mais il devait les éduquer, leur montrer le chemin d'en haut. Et justement, pour elles, autant que pour nous qui recevons ce témoignage, c'est une manière de nous mettre en face de Dieu. C'est ce que nous cherchons en tant que Chrétiens, n'est-ce pas ? On ne manifeste pas toujours la meilleure attitude de prime abord, dans aucun domaine, mais les épreuves par lesquelles nous passons sont pour nous l'occasion d'apprendre ce qu'il aurait fallu faire. Elles servent de leçons pratiques, pas forcément pour des solutions analogues d'ailleurs, car l'histoire ne se répète pas toujours, mais elles impriment une direction à l'âme, une orientation, un retournement qui avec la grâce de Dieu, portera ses fruits en temps opportun. C'est un des aspects sous lequel la

---

<sup>5</sup> « Joyeux », car c'était une caractéristique de sa sainteté, son charisme : rayonner une joie extraordinaire dans les léproseries où il a séjourné, où il a été interné, sans espoir de guérison – et quelques fois sans soins – joie qu'il communiquait à ses compagnons d'infortune.

maladie est réellement une grâce de Dieu, « une caresse divine » aurait dit Géronda, une manifestation de Sa bienveillance. Elle peut être ressentie comme une épreuve et revêtir un caractère de tentation suscitée par le diable, analogue à celle qu'a ressentie Job selon des aspects différents, mais c'est permis par Dieu qui fixe les limites de l'épreuve à ce que chacun peut supporter, afin de l'aider à progresser en toute liberté. Mais ce serait une grave erreur aussi d'accepter la maladie en se disant : « Tant mieux, ça va me faire avancer... ». Même cette pensée-là n'est pas selon Dieu. C'est une manière humaine, égocentrique de justifier Dieu, d'accepter ce qu'Il fait parce que nous déduisons, par notre raison humaine, que cela « sert » à quelque chose. Il importe au plus haut point de s'en remettre exclusivement à Dieu quoiqu'il arrive, et de ne pas se soucier de soi-même. Dieu est, et cela suffit. C'est à Lui qu'appartiennent la Gloire, l'Honneur et la Majesté, qu'il soit fait en tout selon Ses dispositions. En conséquence donc il faut se soigner raisonnablement, ne pas chercher à éviter absolument tout danger, et ne pas avoir de désir, hormis celui de rendre grâce à Dieu et de se disposer à la communion avec Lui, en Christ.

L'enseignement de Géronda porte ses fruits. Vous avez su porter la maladie avec dignité et patience, dans la discrétion et la communion. Ses prières, son intercession sont palpables ; il est et il demeure au-delà de la mort physique, notre père, notre guide, notre soutien et notre pédagogue. Vous avez compris « intuitivement » que la maladie est un mystère de relation intime entre le malade et Dieu. Par voie de conséquence, la maladie de chacun ne regarde personne que soi-même et Dieu, son père spirituel s'il en a un, sa femme ou son époux, voire ses quelques amis confidents qu'il choisit, et c'est tout. Il n'y a rien de plus destructeur de la vie intérieure que ce besoin, naturel au demeurant, mais pas juste, de se répandre sur l'état physique ou psychique dans lequel se trouve ou se débat, le patient. De même, contrairement à ce que croit le monde selon sa logique propre – et « déçue » - il n'est pas sain de s'enquérir des détails de l'évolution de la maladie de ceux qui l'affrontent, encore moins de donner des conseils ou de proférer des jugements, souvent sans savoir d'ailleurs quelles sont les circonstances réelles. On veut savoir au jour le jour la température, la tension artérielle, maintenant le taux d'oxygénation du sang, la couleur des urines, la fréquence des selles, et que sais-je encore. Et que je te donne le conseil de tel remède, de telle méthode, l'adresse de tel médecin plus compétent que les autres, ce qu'il faut penser de telle thérapie ou de tel vaccin, etc., etc... Ceci n'est pas de la charité, mais une illusion spirituelle et révèle au contraire un caractère psychiquement malade, un trouble intérieur qui masque une authentique et néfaste passion. Fort heureusement, vous avez échappé grandement à cela. De discrets appels téléphoniques ou quelques messages vocaux ou oraux vous ont suffi pour manifester votre présence spirituelle, votre amour et votre compassion à l'égard de ceux qui étaient éprouvés. Ces derniers ressentaient la charité qui se révélait par ces « signes de vie » simples, brefs et amicaux. Tout bavardage était remplacé par une prière authentique, par une remise dans les bras de Dieu de ceux que vous saviez atteints comme vous ou pires que vous. Votre relation était belle, une vraie charité en Christ. Elle se vérifiait concrètement la parole de Jésus : « *Je vous donne un commandement neuf : aimez-vous les uns les autres ; comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres ! En ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, à l'amour que vous avez les uns pour les autres* » (Jn 13, 34-35),.

Je veux terminer encore par ceci : nos Bildad de Shuah, nos Éliphez de Téman ou nos Élihu<sup>6</sup> personnels, nous ont accusé de légèreté ou d'inconscience dans cette longue période

---

<sup>6</sup> Trois parmi les détracteurs de Job qui lui apportaient, sans qu'il les eût demandés, des réponses tentatrices auxquelles il devait résister, pas toujours facilement d'ailleurs, pour rester fidèle à Dieu. C'est discours ont été pour le Juste, autant d'ascensions » qui l'ont aidé, par sa résistance, à comprendre la bonté de Dieu. Avec humilité il conclut les longs discours de ses « conseillés » ainsi que ses propres tergiversations par ces mots

qui a précédé notre commune maladie. Portant, je voudrais prendre votre défense, non que vous ayez besoin d'être justifiés, mais pour tirer encore les leçons de ces remontrances exprimées avec charité et pour notre bien, réellement. Pourtant, je ne sais si ces désapprobations sont justifiées ou non. Nous n'avons pas le droit de juger ceux qui font des choix différents des nôtres, ou qui pensent autrement que soi. Cependant, je ne peux laisser dire que vous ayez fait fausse route. Chacun a été mis depuis plus d'un an en face à sa conscience et face à Dieu, et chacun de ceux que je connais a assumé la responsabilité de ses engagements personnels. Cela n'a pas été sans pressions mondaines, « scientifiques », légales, disciplinaires, policières, médiatiques ou économiques. Personne n'y est resté insensible, tout le monde en a souffert et chacun a dû se déterminer. Vous l'avez fait en estimant que les risques de contagion que vous connaissiez ne justifiaient pas une séparation de longue durée d'avec les sacrements et d'avec la Divine Liturgie dans laquelle vous puisez vos forces et votre transfert au moins hebdomadaire dans le Royaume du Christ. Et ceci, dites-vous – et personne ne peut contester votre « expérience » - illumine toute votre vie, l'oriente de manière à ce qu'elle ne soit pas exclusivement rationnelle, humaniste, mais aussi spirituelle, divine. Si d'autres le font autrement, c'est aussi leur expérience. Mais vous, vous avez choisi cette voie, sachant consciemment, j'en ai eu vos témoignages oraux, que rien n'arrivait sans la volonté de Dieu ; vous avez estimé que la santé n'est pas la richesse principale ou essentielle de l'homme, en tout cas n'est pas la vôtre. C'est votre droit. Vous, vous savez, comme Géronda nous l'a enseigné, que si Dieu nous rappelle en Lui c'est une transfiguration, que s'Il nous laisse en bonne santé, c'est un don gratuit et passager de Sa part, car notre nature est devenue malade, on dit « déchue », car ce n'est pas ainsi que nous avons été créés. Vous avez aussi que Si Dieu n'a pas permis au Malin de nous enlever la vie, ce dernier ne pourra rien contre nous, etc., et maintes autres réflexions qui vont dans ce sens et que vous tirez de votre méditation de l'Évangile et des saintes Écritures, de l'enseignement des Pères de l'Église, et de la vie des saints dont vous lisez les récits et les exploits dans le Synaxaire et auxquels vous vous conformez selon vos forces. Bref, vous avez misé sur l'unique Volonté de Dieu et vous avez été récompensés. Certes, vous avez assumé les conséquences de vos choix, et vous n'avez pas échappé à l'épreuve. Mais pendant cette année « probatoire » vous avez continué à goûter les joies spirituelles offertes à profusion par l'Église depuis deux millénaires, vous avez assisté et communiqué au « Dernier Souper » avec Jésus et vous avez reçu de Lui Son Corps et Son Sang, vous avez joui des délices de la charité fraternelle dont vous avez humblement rayonné pour le bénéfice de tous. Plus que tout peut-être, vos souffrances, votre maladie, votre faiblesse, voire vos angoisses, ont été transfigurées par un échelon supplémentaire sur l'échelle de la connaissance de Dieu. Associez-vous à Job dans l'expression de sa foi que nous reproduisons de la note ci-dessous, et n'ayez pas peur, car vous êtes sur la bonne Voie. Même si celle-ci vous semble à deux tranchants : Dieu ne vous laissera pas tomber ni à droite ni à gauche si vous mettez toute votre confiance en Lui, sans mysticisme, mais avec humilité, patience et détermination.

Bonne fête de sainte Marie l'Égyptienne, modèle de choix exclusif de remise de sa vie à Dieu, mais à notre stade, mangez, je vous prie, un peu plus de trois lentilles, surtout si vous devez reprendre des forces après l'assaut de la maladie, ce qui peut vous obliger à alléger votre carême en toute conscience, discernement et conseil de votre père spirituel si vous en avez un.

---

admirables : « Je sais que Tu es tout-puissant : ce que tu conçois, tu peux le réaliser. J'étais celui qui brouille tes conseils, par des propos dénués de sens. Aussi ai-je parlé sans intelligence, de merveilles qui me dépassent et que j'ignore. Je ne te connaissais que par ouï-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu. Aussi je retire mes paroles, je me repens sur la poussière et la cendre » (signes traditionnels de douleur, et de repentir) (Jb 42, 2-3 ; 5-6)

Gloire à Dieu en tout et pour tout. Amin !